

Chapitre 35

La Tempête Recommence.

Sié me regarde avec une sorte d'anxiété dans le regard. Je m'assois à mon tour pour qu'il ne me sente pas dominant. Il joint les mains comme pour une prière et les appuie contre son menton, les pouces nous la mâchoire et les deux index joints sur le bout de son nez. Après avoir longuement pensé, il finit par se lancer.

- Monsieur Pierre-Hubert, je crois que le Diable s'est emparé des gens de ce pays. Et pas seulement les blancs. Et pourquoi, tout de même, les nègres ne sont-ils pas libres ? C'est vrai, ce n'est pas bon. Il faudrait que Monsieur Jefferson décide l'abolition.

- Je suis sûr que cela va se faire mais il est à peine élu que la guerre s'impose à lui.

- La guerre ? C'est vrai qu'elle est là même si on ne la voit plus depuis juillet...

- Mais elle remonte à bien avant même si l'on ne remonte pas jusqu'à la bataille de Fort Sumter. Souviens-toi mais il y a eu au mois de juin l'affaire de Philippi Races ; le 3 juin. Il y avait tout de même huit-cents de nos soldats engagés contre près de trois mille gars de l'Union. Cela a été la première escarmouche et elle a donné une bonne image du Général McClellan aux yeux de Washington. Une semaine plus tard il y a eu l'affaire de Bethel Church. Et cela s'est passé à Hampton dans le Comté de York, en Virginie. Là nos troupes ont repoussé les gens de Washington. Encore une semaine plus tard, le 17 juin, il y a eu la bataille de Boonville, dans le Missouri. Et celle-là a été assez importante parce que le Missouri était neutre dans l'affaire de la Sécession, mais le Gouverneur Claiborne F. Jackson était du côté de la Confédération. Il a demandé à la Convention de voter pour que l'État fasse sécession et rejoigne les États Confédérés. Les gens du Missouri n'avaient pas de position définie et la Convention élue n'a pas voté la sécession comme l'espérait le Gouverneur Jackson.

Déjà en avril il y avait eu des troubles et des sécessionnistes s'étaient emparés d'armes contenues dans le fort de Liberty. Ils ont tenté d'attaquer un autre fort, celui de Saint Louis. Mais le commandant du fort, le Capitaine Lyon ne les a pas laissé faire. Il a demandé l'appui d'un Monsieur Blair, un homme politique de l'État du Missouri et à des anti-sécessionnistes de l'aider à défendre l'arsenal. À Camp Jackson, le 10 mai 1861, avec une milice constituée de soldats d'origine allemande il a capturé une milice du Missouri favorable à la Confédération.

Son erreur a été de vouloir faire défiler ses prisonniers dans Saint-Louis. Ce spectacle a ravivé le sentiment populaire en faveur de la Confédération et a causé une grave émeute. Le 11 mai 1861, en réponse à cet incident que la presse a relaté en le nommant « *Camp Jackson Affair* », [l'affaire de Camp Jackson], la Missouri General Assembly¹ a refondu la milice déjà existante en Missouri State Guard [Garde d'État du Missouri].

L'État du Missouri n'ayant pas fait sécession, le gouverneur Jackson et le Général de Division Sterling Price, commandant de la nouvelle milice en cours de création, ont tenté de réconcilier les points de vue entre les diverses parties à la crise locale. Dans un premier temps, ils ont interrompu la mise sur pied de la milice. Dans le même temps, l'état-major de l'armée de terre de Washington a nommé le capitaine Lyon... général de brigade. Il était devenu l'interlocuteur de Jackson et de ses alliés sécessionnistes. La méfiance s'est aggravée entre les deux camps ce qui a fini par entraîner l'arrêt des négociations. L'affrontement est devenu inévitable et Jackson et Jackson et Price ont tenté de trouver refuge à Jefferson City. C'est la capitale du Missouri. Voyant qu'ils ne pourraient pas tenir la ville, ils ont fait mouvement vers Boonville.

Je te passe tous les détails de la manœuvre de Lyon qui a rassemblé des unités de l'armée, une compagnie locale et un peu d'artillerie, qui a transporté ses troupes par le fleuve. Bref, le 17 juin avant midi, vers onze heures, la Garde d'État du Missouri était débandée. Une simple grosse escarmouche avec peu de pertes mais qui a eu des conséquences importantes : la rivière Missouri est restée sous contrôle de l'Union. L'impact stratégique des combats sur l'avenir de cette guerre va bien au-delà des quelques pertes humaines. La victoire du Général Lyon assure le contrôle de

¹ Cette assemblée est au niveau de l'État du Missouri l'équivalent du Congrès au niveau fédéral.

l'Union sur le centre de l'État du Missouri. Les communications des Confédérés avec la vallée de la rivière Missouri, pro-sécessionniste, sont coupées. Les recrues potentielles dans les régions situées au nord de la rivière Missouri auront des difficultés à rejoindre l'armée du sud. Enfin, cette partie de l'État ne pourra plus fournir de ravitaillement aux forces Confédérées.

Mais les affaires ont continué avec lesquelles je ne vais pas te fatiguer : la Bataille de Hoke's Run le 2 juillet, celle de Carthage le 5 juillet, celle de Rich Mountain le 11 juillet et celle de Blackburn's Ford le 18 juillet. Tu vois que même avant la bataille de Bull Run Creek, les escarmouches ont fait beaucoup d'agitation.

Et puis il y a eu celle du mois d'août. Qui est finalement très grave puisqu'elle a fait beaucoup de victimes.

- Oak's Hill ?

- Exactement. C'est encore dans le Missouri. Cette fois, la Garde de l'État a eu le dessus sur les fédéraux. Après son succès de juillet, Lyon et ses six mille hommes étaient déployés près de Springfield. La garde d'État du Missouri et les renforts confédérés du général McCulloch auxquels s'ajoutaient les douze mille miliciens de l'Arkansas ont monté une attaque pour déloger les gens de Lyon. Le 2 août éclate une première escarmouche près de Dug Springs. Une fois de plus, l'affaire tourne à l'avantage de Lyon et de ses hommes. Pourtant, Lyon décide de se replier vers Springfield parce qu'il est en trop grande infériorité numérique face aux Dixies. Il s'emboîte à Wilson's Creek, toujours harcelé par les forces du Missouri et de la Confédération. Toujours décidé à poursuivre son repli en bon ordre, Lyon tente une contre-attaque sur les positions de la garde du Missouri pour se donner du champ dans sa manœuvre. Il compte sur l'effet de surprise d'une attaque à l'aube et sur le fait que la garde du Missouri est encore de piètre qualité face à ses troupes formées de nombreux vétérans.

Le 10 août à l'aube Lyon lance son attaque et s'empare sans difficulté du camp des Missouriens. Seulement l'artillerie de la brigade dixie de l'Arkansas brise l'avance nordiste ce qui permet à McCulloch de faire déployer ses troupes en ligne. Cette fois les troupes de Lyon sont repoussées par les forces confédérées. McCulloch tente à son tour une contre-attaque, mais sans succès.

La situation se stabilise un temps le long d'une ligne de front. Mais bientôt les deux généraux essaient de manœuvrer pour dégeler la situation. Le subordonné de Lyon, le général Sigel, et sa brigade réussissent à percer la ligne sudiste, repoussent la cavalerie par un bombardement d'artillerie et se lancent à sa poursuite. Mais cette manœuvre lui fait dégarnir son flanc. McCulloch exploite la faute et lance contre Sigel une division du Missouri et le 3ème régiment de Louisiane et de l'Iowa. Tu sais que la plupart des unités de milices et de volontaires portent des uniformes locaux ce qui est source de confusion sur le terrain. Les soldats confédérés portaient bien un uniforme gris mais les volontaires du Missouri aussi et les hommes de Sigel ont pris les troupes sudistes qui attaquaient leur flanc pour des soldats amis. Avant qu'ils aient pu mesurer leur erreur, les unités confédérées étaient sur eux et ont enfoncé leur flanc. Elles les ont mis en fuite et ils ont laissé le général Lyon et ses hommes seuls et sans appui.

Isolé et blessé, Lyon doit céder devant les Confédérés trop nombreux. À son tour il ordonne le repli quand il est tué sur le coup par un projectile en plein cœur. Son adjoint est blessé lui aussi et le commandement des forces de l'Union passe au Commandant Sturgis qui réussit à stabiliser son dispositif au sommet d'une ligne de crête d'où il repousse les attaques confédérées. Après avoir repoussé trois attaques, Sturgis fait décrocher ses hommes et laisse le terrain aux troupes confédérées.

C'est la fin de la bataille de Oak's Hill que les fédéraux appellent « Wilson's Creek ». Elle a fait plus de mille morts et blessés dans les rangs de l'Union et presque autant parmi les Confédérés.

Lyon est le premier général de brigade de l'Union à avoir été tué au combat dans cette guerre. Mais, plus important, le Missouri du nord, favorable à Washington, est sans défense face aux sécessionnistes du Missouri. Le gouvernement pro-sudiste est revenu aux affaires. Seulement il ne parvient pas à convaincre les habitants du Missouri favorables à l'Union de se ranger du côté de la Confédération. La majorité des gens du Missouri veulent en général rester neutres.

Si les choses en restent là, et malgré sa victoire de Lexington, Mc Culloch sera bientôt amené à abandonner le terrain conquis aux troupes de l'Union et celles-ci ne tarderont pas à revenir en force.

Pour l'heure la bataille de Oak's Hill a porté un nouveau coup dur au moral du Nord mais je suis sûr qu'ils vont revenir à la charge. Tu vois bien que la guerre bat son plein, même si certaines actions ont lieu loin de la Caroline du Sud. Les petites opérations de blocus maritime dans la baie de Chesapeake, personne n'y fait attention ici, mais je suis sûr que le Président Davis en est fort inquiet. »



*Oak's Hill Battle
Missouri, Aug. 10, 1861*

*Les unités de milices et de volontaires portent des uniformes locaux
ce qui est source de confusion sur le terrain*

Sié me regarde avec un air presque amusé malgré ses soucis. « Monsieur Pierre-Hubert, vous avez raconté la guerre cachée comme si nous étions lors d'une veillée au coin du feu. » Il reprend son sérieux et reprend : « Mais c'est d'autre chose que je voulais vous parler.

- Je te demande pardon, je me suis laissé emporter par le récit.

- Mais je comprends mieux. Tout le monde va souffrir mais à la fin la paix reviendra et le monde sera peut-être meilleur. Si on prie.

- Si on prie et si on agit pour le bien malgré cette présence du mal autour de nous.

- Vous savez, Monsieur Pierre-Hubert, on dit chez nos anciens que les ancêtres nous guident, si on les écoute de là où ils sont, pour empêcher les esprits néfastes de gagner leur bataille du mal. Pensez-vous que ce soit mal pour un chrétien de croire cela ? Parce que moi, je crois cela en plus de ce que dit le Pasteur à l'église. Et beaucoup de nègres croient aussi cela parce que tous ne peuvent pas aller à l'église et ils se racontent les histoires de l'ancien temps, quand nous n'étions pas esclaves. Alors si ce qu'on croit n'est pas chrétien, est-ce pour cela que nous sommes esclaves ? Est-ce parce que nous sommes pécheurs ?

- Mais non, Sié. Ni toi ni les esclaves ne sont plus pécheurs que les blancs. Même si on ne leur avait pas apporté la Bonne Parole de l'Évangile, tes ancêtres ont rejoint le paradis de Dieu qui se trouve dans toute la création. Imagine qu'un jour les hommes puissent voler comme les oiseaux,

qu'ils puissent un jour marcher sur les étoiles, eh bien Dieu et tes ancêtres seraient alors aussi près de nous qu'ils le sont aujourd'hui.

- Mais si, comme nos ancêtres ou les indiens d'ici, on adore la nature et on prie les arbres ou le soleil, ou la lune, est-ce qu'on est un mauvais chrétien ?

- La nature est la création de Dieu. Si tu aimes ses créations et même si tu pries Dieu à travers elles, tu n'es pas un mauvais chrétien. Souviens-toi de ce que disait Jésus : « Ce que vous ferez au plus petit d'entre vous, c'est à moi que vous le ferez ». Il parle non en son nom en tant qu'homme, mais au nom de Dieu. Et ce « nous », ce sont bien sûr les hommes, mais aussi les créatures de Dieu qui sont sur le même plan que nous. Donc si tu pries un arbre en remerciement d'un bienfait, c'est bien Dieu que tu pries. Non, Sié. Ne crains pas la colère de Dieu qui est bon et miséricordieux. Mais tu as raison et tes ancêtres aussi : il faut faire le bien autant qu'on peut le faire pour faire reculer les entreprises du mal. C'est pourquoi nous avons décidé Mademoiselle Hélène et moi de faire en sorte de faire libérer des blessés de guerre pour les faire rentrer dans leurs familles. Et c'est aussi parce que nous voulons mettre un peu de bonté dans toute cette horreur qui ne fait que commencer.

- Si je peux, je vous aiderai Monsieur Pierre-Hubert. »

Tout ému je me lève et serre sa grosse main noire entre les deux miennes.

*
* *

Le lendemain, nous arrivons à l'état-major de la place dix minutes avant l'heure prescrite. L'officier d'ordonnance du général chef d'état-major nous accueille et nous conduit tous les quatre chez le général directeur du service de santé. Il nous fait entrer dans une salle de réunion où se trouvent déjà un *quartermaster sergeant*² et un capitaine d'administration qui est son chef de service et à qui j'ai déjà eu affaire. Courtois, l'officier salue les dames d'abord et moi ensuite. Le sous-officier reste en retrait avec un air un peu renfermé.

- Nous attendons le médecin général qui est allé accueillir l'officier-adjoint³ du Général Toutant de Beauregard. Mais comme l'état-major est en pleine réunion pour des raisons opérationnelles, l'entrevue sera très courte. »

Personne ne dit rien. J'ai appris à n'envisager la durée d'une « entrevue de courte durée » qu'une fois qu'elle est terminée. Mais pour rompre le silence peuplé des battements d'ailes d'un vol d'anges attristés, je remarque que nous n'étions convoqués, Hélène et moi, qu'à neuf heures et demie.

- C'est vrai, mais en fait il est préférable que vous assistiez aussi à l'entrevue avec mesdames parce que vous pourrez sans doute leur prêter assistance. En revanche, pour la réunion à laquelle vous êtes conviés tous les deux, ces dames ne sont pas conviées en raison de son objet qui ne concerne pas leur mission à elles. Toutefois, dès que nous vous aurons exposé ce qui vous concerne, nous souhaiterions que vous rapprochiez de ces dames pour organiser votre action de part et d'autres des lignes d'affrontement. »

L'arrivée du médecin-général et du colonel officier-adjoint relance l'attention générale. Les deux autorités militaires saluent tout le monde en finissant par le sous-officier. Le médecin général nous expose les autorisations d'action des deux dames envoyées par l'Union. Tandis que le sergent-major remet les documents officiels qui leur seront nécessaires pour pouvoir circuler dans nos lignes, le colonel nous explique que les plus hautes autorités de la confédération ont décidé qu'Hélène et moi serons les accompagnateurs obligatoires des missionnaires fédéraux chargés de parcourir les hôpitaux. Une fois les papiers distribués, nous commençons la réunion. C'est ainsi que nous apprenons que les deux dames sont venues non seulement pour prendre contact officiel avec

² Sergent-major. Le grade a disparu dans l'armée française, il s'agissait d'un sergent-chef d'une certaine ancienneté spécialiste d'administration.

³ En anglais *executive officer*. Il s'agit d'une fonction qui n'a pas d'équivalent exact dans l'armée impériale française. Dans les armées des deux factions états-uniennes, il s'agit d'un sorte de chef de cabinet mais qui peut se voir confier des travaux ponctuels d'ordre opérationnel qui dans l'armée française relèvent des services du chef d'état-major et non du chef de cabinet.

les autorités confédérées, mais aussi pour procéder au rapatriement du blessé Sean McNamara actuellement en convalescence à l'hôpital d'infrastructure de Charleston. Le médecin-général nous informe que les papiers indispensables à son élargissement sont entre les mains du Directeur de l'hôpital et que parmi les papiers que Mmes de Nemours et O'Reilly ont entre leurs mains se trouve la lettre consulaire qui établit qu'elles sont chargées d'organiser à leurs frais le retour par voie ferroviaire du convalescent vers la ville d'Alexandria et de là vers Washington. « Ensuite, vous serez libres de faire ce que vous souhaitez, mais jusqu'au franchissement du Potomac par Chain Bridge, vous serez strictement liées à l'itinéraire imposé par le commandement militaire. M. de Berdeilhe vous assistera dans votre déplacement sur le territoire de la Confédération. »

Les deux dames examinent les documents qu'on leur a remis. Le médecin-général leur ayant demandé si elles ont des questions, Mme de Nemours lui demande comment se passera l'hébergement du convalescent en attendant d'obtenir les billets de train. Après discussion, on convient que le blessé quittera aujourd'hui l'hôpital, qu'il sera hébergé à la plantation Toppenot où il sera assigné à résidence jusqu'à sa montée dans le train et qu'il appartient aux deux dames de régler la question du transport.

- Vous-mêmes avez des laissez-passer qui vous autorisent à circuler partout sur le territoire de la Caroline du Sud, de la Caroline du Nord et de la Virginie, avec accompagnateurs accrédités, pour le moment M^{elle} Toppenot ou M. de Berdeilhe, vous êtes donc libres de rester à votre hôtel ou d'en changer. »

Hélène intervient encore : « Si ces dames le souhaitent, nous pouvons les accueillir à la Plantation. Cela simplifierait nos contacts et leur permettrait de réduire le coût de leur séjour. » Mmes de Nemours et O'Reilly se regardent et finalement Mme de Nemours admet que cette solution est la meilleure « pour cette fois ».

Tous les points de cette opération étant réglés, le général libère ces dames. Comme c'est nous qui les véhiculons, le médecin-général les fait conduire dans un salon d'attente tandis que nous poursuivons par notre propre réunion.

Le colonel officier-adjoint prend la parole. Il nous explique que les escarmouches sont nombreuses, que la grosse affaire du mois d'août a encore amené de nombreux blessés vers les hôpitaux et que finalement la solution de renvoyer les blessés transportables « se faire pendre ailleurs » est la moins coûteuse au plan pécuniaire et la plus profitable en matière de réputation mondiale de la Confédération. Si les deux officiers se sont montrés plutôt rigides envers les deux émissaires de Washington, c'est surtout pour montrer la détermination de la Confédération.

- Mais votre invitation à les héberger et à prendre en résidence McNamara adoucira l'impression que nous avons dû faire sur elles en tant que militaires en guerre. » C'est le colonel qui a parlé et le médecin-général poursuit : « Quelle que soit l'issue de cette guerre, la paix reviendra. Et alors nous serons amenés à reprendre des relations normales avec l'Union. Nous en avons discuté après notre dernière tenue, lors des agapes. Au moins nous, Francs-maçons, devons faire en sorte que des traces d'humanité subsistent dans cet enfer. Sinon, comment pourrait-on encore se dire humanistes ? »

Pour éviter toute ambiguïté je prends la parole avant Hélène : « Mon général, quelles que soient les excellentes relations que j'ai avec beaucoup de Francs-maçons, je suis totalement profane par rapport à cette voie philosophique... »

- Vous n'êtes pas Franc-maçon ? Mais pourtant vous avez entrepris une œuvre humaniste... Je croyais... Enfin... enfin vous auriez votre place chez nous. Disons que vous êtes un catholique, mais que vous pourriez être protestant ou Franc-maçon.

- Penseriez-vous que les catholiques sont incapables d'humanisme ?

- Ils n'en ont pas toujours donné l'image. Encore maintenant, l'Église catholique française résiste à la démocratie et à la République. On sait bien qu'elle serait en faveur d'une restauration du trône des Bourbons...

- Il s'agit là de politique. Je reconnais qu'au cours de l'histoire, les prélats catholiques de France ont parfois oublié ce précepte du Christ : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Mais les prélats ne sont pas toute l'Église. Leurs brebis sont souvent plus proches du Christ et parmi les gens instruits, nombreux sont ceux qui ont fait leurs les enseignements

humanistes du Christ sur lesquels les protestants ont mis l'accent. Croyez-en un catholique français dont une branche de la famille est protestante et qui aime ses cousins « parpaillots » lesquels aiment leurs cousins « papistes ».

- Décidément, Baron, vous pourriez bien être de ma Loge. »

On revient aux choses pratiques. Le médecin-général nous donne les autorisations qui nous permettront, dans la mesure du possible d'utiliser les postes militaires de télégraphe pour organiser les événements de notre mission de rapatriement des blessés, de nous faire mettre à disposition des chariots de transport, toujours dans la mesure des possibilités que laisseront les circonstances, et surtout d'accéder à tous lieux où notre action se justifiera, sous notre seule responsabilité en ce qui concerne notre sécurité.

- Je sais que vous vous rangerez aux avis des autorités militaires et que vous ne leur forcerez la main qu'en cas de nécessité absolue. De notre côté des lignes, vous aurez toute latitude de porter et utiliser des armes. Ce qui ne sera pas le cas pour les missionnaires de Washington que vous escorterez...

- Pourtant, au titre de la réciprocité...

- Vous imaginez ces deux dames ouvrant le feu avec un Remington 58 ou même un simple Deringer de Philadelphie ? M. Dupont de Nemours a beau produire entre autres choses beaucoup de poudre à fusil et à canon dans ses usines, j'imagine mal son épouse faisant le coup de feu. Et la jeune Mme O'Reilly ferait bien le régal de certains néfastes de ma connaissance. C'est pourquoi, autant que faire se peut je souhaiterais que vous opéreriez une fois d'un côté, une fois de l'autre, mais toujours ensemble. Il serait bon qu'elles vous guident au Nord comme vous les guiderez chez nous.

- C'est tout à fait possible ! » Hélène est partie au galop de chasse. « M. de Berdeilhe et moi-même pouvons opérer au nord avec le soutien officieux de M. et Mme Lincoln. Mais si Mme de Nemours nous accompagne, nous n'aurons aucune difficulté compte tenu des laissez-passer que nous ont fournis les yankees.

- Je le sais, Mademoiselle. Mais de grâce, n'en faites pas état ici, je veux dire au sein de la Confédération. Vous n'avez pas que des amis... »

Hélène rougit et se tait. Elle a trop parlé. Manifestement il va falloir qu'elle mesure que nous sommes en guerre. Le colonel reprend la parole.

- Il faut maintenant que je vous informe de quelque chose qui est encore du domaine du secret. Depuis la bataille de Oak's Hill au mois d'août, qui s'est soldée par une nouvelle défaite de l'Union, les escarmouches ont continué même si les journaux n'en ont pas parlé, ou peu. Nos agents de renseignement sont très actifs et nous sommes certains que Washington prépare une autre action pour le mois d'octobre. Nous sommes presque à la mi-octobre, et nous sommes certains que c'est imminent. Jusqu'à présent les escarmouches se sont déroulées essentiellement dans le Missouri et la Virginie occidentale. Selon nos sources, l'Union va encore tenter de faire basculer le Missouri dans la guerre, contre la Confédération. Ils vont mener des offensives sur plusieurs points. Mais nous faisons en sorte qu'ils se cassent le nez sur le site qui nous semble le plus crucial, sur le Potomac à hauteur de Harrison's Island. Vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage. Je pense que vous n'allez pas tarder à monter vers le Nord aussi soyez bien prudents. Vous allez croiser de nombreuses troupes en mouvement. Dès que vous serez en mesure de vous mettre en route, voyagez le plus rapidement possible. Et si vous sentez qu'il est trop dangereux de revenir par la même route, prenez votre temps. Essayez de nous faire savoir où vous êtes par télégramme. J'espère seulement que vous passerez suffisamment loin des champs de bataille. Vous êtes censés convoier des blessés vers chez eux et non intervenir comme infirmiers dans les hôpitaux ou infirmeries.

Votre mission n'a rien de militaire, mais elle risque d'avoir un effet très positif au plan politique. Si nous pouvons faire admettre que l'idée d'une action en commun est partie de la Confédération des États d'Amérique, nous pouvons espérer la reconnaissance de notre gouvernement par toujours davantage de gouvernements européens. »

Nous prenons congé des deux officiers et rejoignons le salon où nous attendent les deux dames. C'est avec soulagement qu'elles nous voient entrer dans la pièce. L'officier d'ordonnance qui nous raccompagne jusqu'à la voiture les salue respectueusement avant d'aider Mme de Nemours à monter les marches de l'escabeau pliant que range Sié tandis que j'aide Mme O'Reilly et

Hélène à monter de l'autre côté. Ensuite Sié replie notre marchepied et monte à la banquette. Je passe la tête par la portière et demande à Sié de nous conduire à l'hôtel pour prendre les bagages des envoyées nordistes. En route, Mme O'Reilly remarque : « Votre esclave est très stylé, Mademoiselle.

- Sié n'est pas esclave, madame. C'est l'un de nos hommes de confiance et il est aussi cocher parce que nombre de nos anciens esclaves se sont portés volontaires pour servir dans l'armée.

- Oui, j'ai entendu dire que les volontaires pour aller à la guerre sont aussitôt affranchis.

- Ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées à la Plantation Toppenot. Père a affranchi progressivement la plupart de nos esclaves volontaires pour changer de statut. Il ne reste plus que quelques ménages âgés qui ont préféré rester esclaves. Mais Père, qui sait bien que l'esclavage est appelé à être aboli par le gouvernement de la Confédération, leur constitue un pécule placé en lieu sûr pour ce moment-là.

- Vous prétendez que des noirs ont voulu rester esclaves ?!

- Vous pourrez vous en assurer vous-mêmes lorsque vous le voudrez. N'êtes-vous donc jamais venue dans le Sud, Mme O'Reilly ?

- Si. En Louisiane, chez des relations d'affaires de mon père il y a une quinzaine d'années. J'étais encore une enfant et je me souviens de ces nègres qui partaient aux champs dans des chariots à quatre roues. Ils chantaient des airs poignants de tristesse.

- Et les ouvriers de vos usines, chantent-ils dans les omnibus que leurs patrons mettent à leur disposition ?

- Les usines ne mettent pas d'omnibus à disposition des ouvriers... !

- Les maisons des ouvriers sont donc dans les usines ?

- Mais non ! Les ouvriers se logent dans les quartiers ouvriers des villes...

- Je le sais bien, Madame, parce que j'ai visité des villes industrielles comme Syracuse ou Ilion. Eh bien nos esclaves si maltraités, nous les logions et les logeons encore, les nourrissions et les nourrissons encore, les soignons et les soignons encore. Et que pensez-vous des conditions de vie de vos ouvriers ? Leurs logements, leur nourriture, les épidémies qui ravagent vos « *slums* ».

Je conçois que l'esclavage est une condition indéfendable pour les citoyens des États-Unis, mais aussi pour beaucoup de dixies, mais au moins dans notre famille nous faisons tout ce que nous pouvons pour en réduire les effets néfastes. Et si Père a pu affranchir ses esclaves c'est qu'en contravention aux lois de l'État de Caroline du Sud, tous savaient lire et écrire. Même M^{elle} Barton est convenue de ce que, comme un assez grand nombre de nos amis planteurs, nous sommes déjà entrés de notre fait dans une instauration de l'abolition dans nos propriétés agricoles ou commerciales. »

Un ange passe. Mme de Nemours le rompt au bout d'un moment. « Vous savez, Suzan, si je suis si heureuse que vous m'accompagniez, c'est que voulais que vous vissiez de vos propres yeux certaines des réalités du Vieux Sud profond. Et que vous soyez convaincue que les gens de ces États sont au moins aussi civilisés que ceux du Nord. Ah je crois que nous voilà devant l'hôtel. »

Pendant que nous attendons devant le comptoir de la réception qu'elles aient réglé leur note, le Concierge a envoyé des chasseurs prendre les bagages que ces dames avaient bouclés dès avant le petit déjeuner. Je vois Madame de Nemours scruter sa note avec incrédulité.

- Mademoiselle Toppenot, s'il vous plaît, pourriez-vous m'expliquer ? »

Hélène regarde la note.

- Je ne vois rien que de très normal.

- Mais... On ne nous compte rien pour les chambres et on nous compte trois dollars pour le service. »

Hélène sourit : « Madame, les chambres ont été prise en compte par la Confédération. Mais le service, qui vous est personnel, l'hôtel est obligé de vous le compter parce qu'il rémunère le personnel de service. Les femmes de chambre, les chasseurs et le serveur de votre breakfast ainsi que le garde de nuit de l'étage.

- Mais ne sont-ce pas des esclaves ?

- Sans doute certains le sont-ils encore, mais esclaves ou affranchis perçoivent un salaire incessible, qui se nomme le « prêt » pour les esclaves. Il en va de même sur les plantations pour les ouvriers agricoles ou les artisans. C'est avec ce salaire qu'ils peuvent se marier si les maîtres ne paient pas la noce, par exemple. Et lorsqu'ils donnent à la quête à l'Église, c'est leur propre aumône qu'ils font et non celle de leur maître. »

Le concierge s'amuse de cette discussion et Sié, qu'elles ne peuvent voir placé comme il est, nous fait une mimique un peu commisérative à l'égard des deux bourgeoises du Nord.

Le voyage vers la plantation, par la route de Sugar Hill, commence en silence. La pauvre Suzan est un peu décontenancée de son entretien avec Hélène. Pour rejoindre la plantation depuis le centre de Charleston, il faut franchir plusieurs rivières sur des ponts de tailles diverses. L'un d'entre eux est un pont de bateaux qui reste la solution la moins chère pour passer cette rivière aux berges mal définies et que les tempêtes du printemps ont tendance à faire varier. Si nous sommes habitués à ce genre de traversée, les deux dames de Washington passent plutôt d'ordinaire des ponts en dur. La traversée est d'autant plus longue que Sié est obligé de maintenir son cheval au pas, parce que c'est la règle sur ce genre d'ouvrage. Les bateaux porteurs sont assez longs pour que la travure permette à deux voitures de se croiser. Comme la circulation est nulle à cette heure, Sié roule au milieu du pont. La rivière est bien sage et la voiture oscille à peine sous les mouvements de la houle. Au pas, il faut presque un quart d'heure pour franchir la rivière. Les deux dames s'habituent à ce franchissement original et Mme O'Reilly me demande comment on fait si des bateaux veulent remonter ou descendre la rivière.

- Ils ne passent pas par la rivière elle-même. Vous allez voir, lorsque nous aurons quitté le pont de bateau, nous allons traverser une bande de terre ferme et nous passerons sur un pont assez haut pour laisser passer des bateaux à rames perches ou vapeur et ce pont enjambe un canal c'est par ce canal que passent les bateaux qui remontent ou descendent la rivière. »

Le cheval peine un peu à monter la rampe de terre du pont sur le canal, comme chaque fois. Et comme chaque fois, avant de s'y engager, il prend naturellement un peu d'élan. Sié le laisse faire. Arrivé au sommet de la côte, au milieu du pont sur le canal, il reprend le pas et nous avons largement le temps d'admirer le canal et les deux chemins de halage qui le longent. Les deux dames commencent à prendre un air admiratif. Le cheval s'est presque arrêté et ne reprend sa marche que lorsque Sié a serré un peu le frein à vis. Alors, le cheval se remet en marche avec confiance. Arrivé en bas de la côte, l'équipage se remet au trot sur la basse plaine qui s'étend à l'ouest-nord-ouest de Charleston. Nous roulons entre deux rangs de pins qui ressemblent à des pins maritimes de France mais où pendent des lichens touffus que les gens d'ici appellent des barbes d'Espagnols.



... des lichens touffus que les gens d'ici appellent des barbes d'Espagnols.

Il fait frais en cette presque mi-octobre, mais l'air sent encore les effluves de pins et des creeks, ces ruisseaux vaseux où se nourrissent les canards sauvages, les aigrettes et... les alligators. La voiture roule gaiement sur la chaussée sablonneuse dans le clop-clop des sabots du cheval et les cliquetis des cuirs et des gourmettes.

La Plantation n'est pas très éloignée de la rivière. À notre arrivée, Aldebert est au bas du perron et nous attend. Sié fait ralentir le cheval et le guide sur un arc de cercle digne des meilleures démonstrations de conduite d'attelage. La portière de Mme de Nemours est juste en face du maître de la plantation lorsque Sié serre le frein à vis. Damien, le nouveau maître d'hôtel, déploie le marchepied et ouvre la portière. Ensuite il se recule et Aldebert tend galamment la main à Mme de Nemours.

- Aldebert, que je suis heureuse de vous revoir, malgré les circonstances.

- Ma chère Priscilla, tout le plaisir est pour nous de vous accueillir. Philippe est toujours pris par ses usines, je suppose.

- Et ses affaires. Les usines sont plutôt maintenant entre les mains de nos deux fils. L'un est chimiste des poudres et l'autre qui a étudié en Allemagne et en est revenu ingénieur s'occupe davantage de chimie industrielle. Peintures, savons, lessives, dissolvants. En ce moment, son bureau d'étude travaille sur les perspectives d'avenir qu'offre le pétrole. Philippe leur laisse le champ libre et s'occupe de traiter les contrats aux plans juridique et commercial. Et vous ?

- Nous en parlerons plus au calme, venez donc, Élisabeth vous attend au salon. »

Pendant cette conversation, j'aide Hélène et Suzan à descendre. Les deux dames font le tour de la voiture. Priscilla de Nemours, puisque Priscilla il y a, arrête M. Toppenot.

- Aldebert, permettez-moi de vous présenter Suzan O'Reilly qui porte avec moi cette mission de bienfaisance dont vous avez sans doute entendu parler par votre charmante fille et son aimable fiancé.

- Je vous prie de m'excuser, Madame. Je suis tout au bonheur de revoir notre amie Priscilla. Soyez la bienvenue à la maison et en Caroline du Sud. Rendons-nous tous au salon pendant que Damien s'occupera de vos bagages guidé par Monsieur Sié.

- Mais M. Sié connaît-il nos bagages ?

- Rassurez-vous, Madame. Les chasseurs de l'hôtel m'ont indiqué quels sont vos bagages et quels sont ceux de Mme O'Reilly. »

Avec un sourire entendu, il prend deux valises. Damien prend deux sacs et les deux noirs disparaissent vers l'escalier qui monte à l'étage. Nous nous retrouvons au salon et Élisabeth Toppenot embrasse Priscilla comme du bon pain. Ce qui m'amuse dans cette situation, c'est qu'Hélène semble totalement dépassée. Manifestement, sa mère est une amie proche de Priscilla du Pont de Nemours depuis fort longtemps elle ma fougueuse fiancée le découvre. Madame de Nemours étant un peu plus âgée qu'Élisabeth Toppenot, on peut se demander comment et quand elles se sont connues. Mais il serait de la dernière inconvenance de poser la question.

Aldebert a d'autres chats à fouetter. Une fois Suzan O'Reilly présentée à Élisabeth, Aldebert explique qu'il a tout préparé pour le transport de Sean McNamara à la plantation depuis l'hôpital. Une voiture privée commandée par Pierre est en route vers l'hôpital. Avec elle se trouve Me Kahana qui prendra soin du convalescent pendant le trajet. Il aurait été plus simple de partir directement de l'hôpital vers le train mais il est préférable auparavant de finir de rendre des forces au lieutenant blessé. Maître Kahana tient à tout prix à le faire bénéficier d'une préparation qui permettra, on l'espère, de faire partir un empoisonnement du sang qui le tient en grande fatigue.

D'après ce que nous expose Aldebert, il faudrait encore un mois de repos pour être sûr de tirer d'affaire ce malade. Une fois ces nouvelles exposées, ces dames se rendent dans leurs chambres guidées par Maria, la jeune secrétaire d'Aldebert.

Le déjeuner est un vrai déjeuner et non une corvée expédiée à l'américaine. Les deux invitées semblent l'apprécier. Mais on ne peut s'attarder parce qu'il faut être prêt à accueillir le Lieutenant Sean McNamara. Pierre a télégraphié depuis l'hôpital et le câble est arrivé sur le télégraphe nouvellement installé à la plantation par le service des transmissions militaires de Charleston. L'état du convalescent exige que le transport soit le moins cahoteux possible. Pierre et Me Kahana accompagnent la voiture d'ambulance. Nous attendons sur la véranda, Aldebert fumant

un cigare de Virginie et nous sirotant un café allongé de bourbon sucré au sirop d'érable. La voiture arrive tirée par un cheval au pas. Je m'attendais à voir arriver un omnibus aménagé or il n'en est rien. Il s'agit d'une berline noire d'où descendent Pierre et Shlomo Kahana qui aident ensuite le lieutenant blessé à descendre à son tour.

L'officier a bonne allure mais les traits tirés et le visage blafard. Il marche d'un pas mal assuré mais tente de faire bonne figure. Damien prend ses bagages où je suis surpris de voir un sabre dans son fourreau. Aldebert considère l'arme et demande au lieutenant : « Voulez-vous que nous confiions votre sabre à l'armurier de la plantation qui est aussi notre maréchal-ferrant ? Il vous le fourbira, le nettoiera et l'huilera. La seule chose qu'il ne fera pas c'est de reprendre l'affûtage parce que nos meules ne sont pas adaptées aux sabres. Ce serait dommage de vous l'abîmer.

- Je vous remercie, cela me faisait faire du souci. De retour chez moi, on ne me reprochera pas de ne pas avoir pu réaffûter mon sabre mais on me reprocherait de l'avoir laissé rouiller. Mon revolver a été saisi par les gens qui m'ont fait prisonnier et évacué vers l'hôpital. Mais on m'a remis un reçu pour m'éviter d'être accusé de l'avoir perdu. De toute façon, maintenant, je n'en aurais plus l'usage.

- Je pense exactement le contraire, fait Aldebert. Que vous soyez réformé une fois de retour chez vous, je vous le souhaite. Vous avez assez souffert. Mais il ne faudrait pas que des néfastes tentent de profiter de séquelles de vos blessures pour vous piller ou pire. Un bon revolver est utile dans ce genre de situation. On a raison de dire que Samuel Colt a rendu les hommes égaux. De toute façon, vous serez accompagné de gens armés pour vous rendre à Washington. Une fois là-haut, je suis sûr que vous trouverez de quoi vous procurer une autre arme.

- Écoutez, je vous remercie de votre accueil. Je craignais d'être pris pour un ennemi.

- On rencontre des ennemis sur les champs de bataille. Pas dans les hôpitaux. Vous êtes ici un hôte et vous êtes libre de vous enfuir si vous le souhaitez. Cela serait stupide, parce que vous allez être soigné et mis au repos quelques jours. Dès que Me Kahana jugera que vous êtes en suffisamment bon état pour voyager en train, vous pourrez remonter au nord du Potomac. Si vous voulez envoyer un câble, il y a ici un poste de télégraphe et un télégraphiste à demeure. Nous ne vous demanderons aucun paiement. Mais d'abord, nous allons vous conduire à votre chambre. Vous vous y installerez confortablement. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, nous essaierons de vous l'obtenir. Une fois installé, nous vous conduirons chez Me Kahana qui a son laboratoire de pharmacie dans une maison voisine sur la plantation. Là il vous examinera et vous administrera les soins nécessaires. Aidé de mon fils Pierre, il est chargé de vous prendre en charge au plan médical. »

Le Lieutenant est manifestement très surpris de la sollicitude d'Aldebert. Hélène et moi sommes restés en retrait mais au moment de monter l'escalier, il se tourne vers moi : « Monsieur, d'après ce que m'a expliqué le chirurgien, ce que vous m'avez fait lors de votre passage à l'hôpital a sauvé mon bras. Ou du moins a fait qu'on n'a pas dû m'amputer. Je ne saurais jamais assez vous en remercier.

- Simple mesure de secours sur le champ de bataille. Ce sont surtout les médecins et les pharmaciens qui ont fait un beau travail. Et votre volonté. Faites-nous confiance et surtout à Mesdames du Pont de Nemours et O'Reilly qui ont obtenu votre retour dans votre foyer. »

Ces dames sourient. Mme de Nemours recommande au lieutenant de se reposer et l'informe que dès ce soir, après le dîner, elle lui donnera tous les détails de son voyage de retour chez lui. Une fois l'officier monté à l'étage, Me Kahana me prend à part.

- Il est en bon état externe. Autant qu'on peut l'être compte tenu de ses blessures. Mais il reste encore un empoisonnement du sang, qui régresse mais qui reste sérieux. J'en ai parlé à Gidéon qui a sans doute une piste. Mais il voudrait le rencontrer pour être sûr. Ce pourrait être un cas connu qu'il a appris à soigner chez des chamanes séminoles.

Nous combinerons son traitement par du vin au quinquina et à l'orange amère. Cela lui redonnera de la vigueur. Mais en attendant qu'il redescende, je souhaiterais que nous parlions de tout autre chose. Seul à seul. Entre... initiés, si j'ose dire. »

Nous sortons dans le parc de la plantation pour une promenade à deux. Lorsque nous sommes suffisamment éloignés, le vieux pharmacien m'entreprend directement.

- Vous avez eu une illumination, récemment non ? »

Je retrouve en un éclair la sensation de lumière de ma « découverte de l'Indicible ».

- Oui, Maître. L'Indicible...

- Précisez ! »

Je lui expose ce que j'ai découvert sur cet Indicible qui tire vers le mal toutes les entreprises humaines. En me questionnant, Maître Shlomo Kahana me conduit à exprimer avec des mots ce qui échappe aux mots et que j'ai donc qualifié d'indicible, de ce qu'on ne peut dire, exprimer par des mots, justement.

- Mon cher Pierre-Hubert, il me semble que vous avez un peu oublié un élément de base de la table d'Émeraude, dans votre synthèse. L'eau, l'air et le feu. La terre l'Homme et le Ciel... le solide, le liquide, le gazeux, le carburant, le comburant et le combustible. Cela ne vous dit-il plus rien. Vous me dites que cet « Indicible » n'est par définition pas descriptible mais qu'il est une synergie ubiquitaire de forces éternelles qui s'acharnent contre le bien. Pourquoi donc qualifiez-vous le bien alors que vous refusez de qualifier son contraire ?

Allez plus loin dans votre réflexion et vous approcherez mieux ce que vous pressentez. Vous m'avez présenté un faux triptyque : l'Homme, le bien et l'Indicible. Vous sentez bien que le bien n'a pas pour complément l'indicible, mais le mal. Dans votre quête sur ce sujet, il est constant que l'Homme est la matière qui est au cœur de votre cornue. Et si vous me dites qu'il est en triptyque avec le bien et le mal, je l'admets mais cela relève d'un niveau élémentaire d'initiation et d'aboutissement de travail. Nous sommes au niveau de l'apprenti. L'illumination qui vous a conduit à formuler la notion d'indicible montre que vous êtes plus avancé sur le chemin. Le complément à l'indicible est le « dicible », si je puis me permettre ce néologisme. Le bien et le mal, qui sont des mots recouvrant deux notions antagonistes perceptibles par l'esprit ordinaire appartiennent à un niveau de connaissance élémentaire, je vous l'ai dit. Travaillez donc la notion d'indicible dans ce sens. Vous êtes sur la voie mais êtes encore trop accroché aux notions limitées par la condition matérielle. Je vous sais assez sage pour savoir qu'il ne faut pas que vous vous laissiez envahir par les contingences matérielles. Certes elles pèsent et il faut en tenir compte, mais il vous faut vous réserver des moments de méditation et de réflexion quelles que soient les circonstances autrement vous passerez à côté de la transcendance. Vous savez que je vous dis cela en toute amitié.

- Je sais, maître. Et je vous en remercie. Et surtout de ce rappel à l'ordre. Dans ce maelstrom qui secoue notre monde, je commençais à perdre de vue l'importance de ce précepte des grimoires les plus sages : Ora & LabOra. »

Un silence complice plein de mânes initiatiques nous réunit un moment. Et puis je reviens à un autre souci : que deviennent les projets de la fille aînée des Kahana ?

Sans m'attarder sur le fait que Me Kahana qui s'exprimait en français m'a vouvoyé lors de notre échange initiatique, je lui demande de nouvelles. C'est du domaine très privé, mais je me sens suffisamment proche de cette famille pour des raisons multiséculaires.

- Eh bien tu vois, mon enfant, on a raison de dire qu'à quelque chose malheur est bon. Je sais bien qu'il n'est pas aisé de faire passer des lettres depuis le Nord mais pour me demander d'intercéder pour lui auprès de mes relations à New York, l'ancien fiancé de Judith a su m'envoyer un télégramme. Comme on venait d'installer un poste militaire de télégraphe à la plantation, j'ai envoyé quelques télégrammes aux gens idoines. J'ai reçu des accusés de réception de mes correspondants mais rien de la part de ce garçon. S'il voulait nous télégraphier, il pourrait le faire. Mais il s'est acoquiné avec des affairistes du quartier d'affaires de New York et a de toute évidence mieux à faire que de penser à nous et surtout à Judith. Les informations que l'on m'a données sur lui ne sont pas des plus élogieuses.

- Et comment Judith réagit-elle ? » Une voix calme répond à ma question. C'est Judith qui herborisait et s'est arrêtée en nous entendant arriver.

- Je réagis très bien. J'ai tiré un trait sur cet individu. Mes frères m'avaient mis en garde avant de partir dans le Nord. J'étais encore jeune mais j'ai gardé leurs avis dans ma mémoire. Je me suis dit que cette guerre qui nous éloigne serait sans doute un révélateur sur la profondeur de ses sentiments. Alors maintenant, je tire un trait sur lui. Vous savez, Pierre-Hubert, je n'étais pas éprise comme on le décrit dans certains romans. Il est bon qu'une femme se marie, c'est notre sort. Alors

autant que ce soit avec quelqu'un qu'on estime et qui sera un mari courtois. Évidemment, si le grand amour est là, cela ne nuit pas. Mais j'attendrais la reprise d'une vie normale avec des contacts sociaux et des occasions de rencontres. Dans Sa grande sagesse, Dieu y pourvoira.

- Si vous avez le temps de vous rendre à la synagogue, vous aurez sans doute l'occasion de rencontrer l'âme sœur.

- Nous sommes bien loin de King's Street, pour nous rendre à la synagogue... » fait Judith pensive.

Maître Kahana reprend la parole. « J'ai pu recouvrer la plupart de mes avoirs, depuis que vous nous avez aidé à venir en Caroline du Sud. J'ai vendu la maison d'Alexandria. Et Tertullien a été d'une aide précieuse pour déménager l'essentiel de mon laboratoire. Nous n'allons pas rester très longtemps à la plantation, parce que je suis trop loin de la pharmacie de Pierre et je redoute de devoir faire les trajets si la situation se durcit. Nous allons donc déménager une fois de plus et nous installer dans King's Street. Ainsi nous serons plus près de la communauté de Charleston. D'autant qu'elle est agitée de soubresauts internes pour des raisons théologiques. Je pense qu'un peu de bon sens et d'ouverture d'esprit ne seraient pas de trop.

- Les Juifs de Charleston se diviseraient-ils à propos de la sécession ?

- Oh non ! C'est beaucoup plus ancien et cela risque de marquer le début d'un mouvement dans toute la communauté juive d'Amérique du Nord. Une espèce de querelle des anciens et des modernes. »

Maître Kahana m'explique alors le contexte de cette autre division d'une partie influente de la société Charlestonnienne.

C'est en effet à Charleston qu'a pris naissance le premier mouvement réformiste juif des États-Unis. En 1824, s'appuyant sur un désir d'évolution prégnant dans toutes les tranches de la société états-unienne, une forte proportion des membres de la Congrégation Beth Élohim a déposé une pétition devant le Consistoire de la Synagogue en vue de raccourcir les offices et d'introduire la langue anglaise dans le service. La pétition a été rejetée ce qui a entraîné la démission des pétitionnaires qui ont créé la Société des Israélites pour la Réforme. Le premier « lecteur » de cette société était David Nuñez Carvalho, un juif d'origine espagnole mais le membre le plus influent du mouvement était le célèbre journaliste et auteur dramatique Isaac Harby qui était aussi Rédacteur en chef de « The Quiver » (Le Frisson), du Charleston Mercury et de plusieurs autres publications de moindre influence. La société réformiste gagnait toujours davantage de partisans parmi les juifs, et pas toujours seulement charlestonniens, qui souhaitait une pratique plus impliquée dans la société, moins archaïque et surtout moins sclérosée.

Dans les années quarante éclate une sorte de schisme au sein de la communauté Beth Elohim et certains journalistes spécialisés en théologie et en histoire des religions y voient le début d'un mouvement de réforme qui risque de se répandre dans toute l'Amérique du nord. Shlomo Kahana me cite quelques éditorialistes qui maintenant se penchent davantage sur la guerre en cours mais qui il y a quelques années ont largement disserté sur cette « crise du judaïsme états-unien. » Il faut dire que beaucoup se sentent concernés parce qu'ils sont juifs. Il faut dire que dans une société majoritairement protestante, la religion dominante est en fait très très proche sentimentalement du judaïsme et verrait d'un bon œil la naissance d'un judaïsme anglophone au rituel modernisé. Une sorte de protestantisme juif, en somme.

Mais comme souvent la scission de la communauté se produit à la suite d'un incident qu'un observateur non-juif pourrait considérer comme anodin, à savoir l'introduction d'un orgue dans la synagogue après sa reconstruction à la suite d'un incendie. La querelle entre les Réformistes et certains éléments conservateurs de la communauté Beth Élohim s'est développée en une controverse compliquée entre le Président de la communauté et le Consistoire lequel était aux mains des conservateurs. Le Président a refusé de convoquer la réunion du Consistoire comme l'aurait exigé la constitution de la Synagogue parce qu'il savait bien que le Consistoire allait faire entrer de nouveaux membres choisis par les traditionalistes et qu'il prendrait le contrôle de toute la Congrégation. Le bureau passa outre et réunit le Consistoire de sa propre initiative. Ce à quoi les Réformistes s'opposèrent par action en justice. On fait référence aujourd'hui, vingt ans après, au jugement de l'affaire *Ministère Public contre Anker* comme à la première affaire dans laquelle un

tribunal états-unien a refusé d'intervenir dans une question religieuse compliquée, mais la décision est en fait encore plus complexe. Le Juge Butler s'appuyant sur un arrêt de la Cour d'Appel de Caroline du Sud a considéré que le Bureau du Consistoire avait enfreint la constitution de la synagogue en réunissant le consistoire sans l'approbation du Président et déclara invalide l'admission de nouveaux membres.

D'aucuns ont objecté que cette décision faisait fi de la question du trouble à la pratique religieuse et mettait l'accent sur le seul point de droit cependant le fort soutien du verdict au progrès et à l'évolution dans le rituel et la pratique religieuse semblait démontrer les sympathies de la Cour, ou en tout cas du Juge Butler, envers les réformistes. Il résulta de cette décision la scission de la communauté en deux avec la création d'une autre communauté beaucoup plus traditionalistes qui a pris le nom de Shearith Israël.

Nous voici donc aujourd'hui avec deux communautés religieuses juives à Charleston où le nombre total de juifs ne doit pourtant pas atteindre trois mille personnes.

Cette affaire pourrait sembler anecdotique. Pourtant elle est à prendre en compte dans l'Amérique du Nord. D'abord parce qu'elle date maintenant depuis près de vingt ans pour la crise qui a entraîné la scission de la communauté de Charleston, mais depuis 1824 pour ce premier mouvement révisionniste d'une religion d'ordinaire peu encline à l'évolution, en tout cas en Europe. On peut donc s'attendre à ce que d'autres religions ou philosophies se trouvent elles aussi prises d'une frénésie de modernisme et donc que les références communes entre la vieille Europe et les anciennes colonies d'Amérique se distendent encore plus qu'elles ne se sont distendues depuis deux cents ans.

Et d'ici que l'Amérique du Nord vienne un jour recoloniser la Vieille Europe, il n'y a qu'un pas. Surtout si les aventures mexicaines du « Neveu » irritent Washington.

Ces soubresauts politiques internes à la communauté juive n'empêchent pas la famille Toppenot de procéder au mariage de leur fille Hélène. Il a fallu accélérer les choses et organiser les festivités en moins de dix jours.

Nous avons profité d'une semaine fort clémente qui donnait un peu une impression de printemps. Compte tenu de la situation, il n'a pas été question de faire une grande fête. Hélène et moi nous serions contents d'un rendez-vous chez le Juge, mais il n'en a pas été question devant l'ire de Sié, de Gideon et surtout... de la Bonne Lucie ! Les témoins et les parrains et marraines étaient bien sûr présents avec des enfants et des adolescents. Mais surtout lors du mariage en plein air par le Juge, Sié se tenait à deux personnes derrière la Bonne Lucie, et il y avait aussi des enfants d'affranchis, dont un se tenait derrière Lucie qui lui avait dit de bien se tenir. En chapeau haut de forme, Aldebert. Entre lui et Élisabeth, Pierre et à gauche de Pierre, André dans un costume civil gris.



Comme il n'aurait su être question d'un mariage simplement civil, et pour éviter de multiplier les cérémonies religieuses, nous sommes convenus d'une bénédiction nuptiale catholique

et protestante concélébrée. Cet arrangement tout à fait possible en Amérique a néanmoins été jugé comme original par la société Charlestownienne. Si Aldebert et son épouse ont finalement décidé de faire une cérémonie « de guerre » c'est-à-dire avec peu d'invités, c'est aussi parce que les gens de leur connaissance avaient d'autres soucis que ce mariage. Nombre d'entre eux avaient déjà des blessés ou des tués parmi leurs proches.

Mais la petite assistance présente était bien sympathique. Les enfants étaient curieux de voir « le Français » et certains ont été déçus que je comprenne et parle leur langue. Le Pasteur et le Curé ayant béni notre union et un peu avant que nous nous retrouvions pour le buffet servi dehors sur l'aire de jeux, Maître Kahana a souhaité lui aussi bénir notre mariage selon le rite juif ancien ce que nous avons accepté avec piété et reconnaissance.

- Ainsi, mes enfants, vous voici baptisés dans vos deux fois et dans celle qui est à leur origine parce que Dieu est unique. Et cette modeste bénédiction devant Elohim est la même que celle qui avait célébré à Cana lorsque a eu lieu le miracle de l'eau changée en vin selon votre tradition chrétienne.

- Mazel Tov ! Mazel Tov ! » s'est écriée la « petite » Rachel que Judith a tenté de ramener au calme.

Le lieutenant Sean McNamara était bien sûr de la cérémonie, en civil et discrètement debout derrière l'assistance. Mais il était encore fatigué et ne participa pas au buffet. Pierre et Me Kahana l'ont raccompagné à sa chambre où il put déjeuner au calme.

Cela fait maintenant deux jours que nous sommes mariés Hélène et moi. Pendant toute la période où nous avons mis au point les derniers détails du mariage, Gideon a soigné McNamara avec constance et disponibilité. L'infection semble avoir reculé. Le lieutenant n'a plus de fièvre et a repris des couleurs. Les potions indiennes semblent efficaces. Les blessures sont cicatrisées même si le pauvre Sean est loin d'avoir retrouvé l'usage complet de son bras.

Il n'empêche. Mmes du Pont de Nemours et O'Reilly sont fort soulagées lorsque le médecin militaire, venu en visite confirme qu'il l'autorise à voyager. Le but officiel de sa visite est de constater que bien que jugé apte à voyager, il n'est plus en mesure de reprendre les armes. Cette visite est imposée par les accords passés entre les deux Départements d'États. Nous allons pouvoir entreprendre un nouveau voyage en train vers le Nord. Dans une ambiance générale qui par les escarmouches qui se succèdent annonce une reprise de l'ampleur des hostilités.

Alors que nous préparons nos bagages pour repartir vers Washington, Hélène range soigneusement sa belle bague de fiançailles qu'elle a eu bien peu l'occasion de porter. Elle commence par la poser sur le couvercle d'un écrin en palmier tressé et la prend en photo se promettant de la coloriser à notre retour.

